LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Les enfants du gnawi

Par Kader Bakou

Ce sont deux grands amis, unis par la même passion : la musique. L'un a fait l'université of Gnawa et l'Orchestre national de Barbès et travaillé avec le Maghreb And Friends. Il a produit beaucoup d'albums et *Mazal* encore.

L'autre, qui a fait l'école de la vie, est parti à la recherche de la *Sakia*, la mythique rivière qui traverse et unit l'ancien Soudan, de ses racines.

Leurs deux pays sont voisins. L'un est algérien, l'autre est marocain. Joe Batoury et Aziz Sahmaoui, après avoir butiné à diférentes musiques, sont revenus au gnawi, tagnawit ou diwan, selon les régions. Leurs deux pays ont beaucoup de choses en commun dont les langues arabe et tamazight. Au Maroc et en Algérie, les gens aiment le moghrabi, le raï, la musique andalouse et le gnawi. Dans la musique chaâbi algérienne, on trouve beaucoup de poèmes d'origine marocaine. A l'étranger, les meilleurs amis des Algériens sont les Marocains. A l'étranger aussi, les meilleurs amis des Marocains sont les Algériens. Le Maghreb des peuples et de la culture existe, n'en déplaise aux politiciens !

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

En librairie

YAMINA MECHAKRA, ENTRETIENS ET LECTURES DE RACHID MOKHTARI

Une voix surgie des entrailles

Dans ses processus de création, Rachid Mokhtari a toujours privilégié une lecture et une écriture plurielles de la littérature algérienne. Son dernier essai, consacré à Yamina Mechakra, met ainsi au jour des trésors cachés, les trésors de l'art «mechakranéen», pourrait-on dire.

Avec un contenu formé de pièces rares, d'éléments précieux non perçus immédiatement par le commun des lecteurs. Grâce au talent de leur découvreur, le même lecteur en appréciera toute la valeur.

Ces «entretiens et lectures» sont le quatrième ouvrage du genre essai (dans le domaine de la littérature) publié par l'auteur. Le regard, la sensibilité et le jugement que Rachid Mokhtari porte sur l'écrivaine et son œuvre sont ceux de l'explorateur passionné, mais aussi du spécialiste. Dans l'introduction, l'auteur fait remarquer d'emblée que «très peu d'écrivains algériens ont ainsi marqué le monde de la littérature malgré la brièveté de leur passage dans cet univers. C'est pourtant le cas de Yamina Mechakra, psychiatre de profession. Pendant près d'un quart de siècle, soit de la fin des années soixante-dix à l'orée des années deux mille, elle n'a publié que deux romans : *La grotte éclatée* en 1979 et *Arris* en 1999. Le passage d'un brillant météore. Les autres traces d'écriture ? Quelques nouvelles et contes publiés dans le journal *El Moudjahid* dans les années 1980. Dans son livre, Rachid Mokhtari explique d'ailleurs pourquoi nombre de manuscrits inédits ont été égarés ou perdus. La lecture de son ouvrage interpelle en tout cas les professionnels du livre, sachant que l'une des plus grandes romancières de sa génération doit être absolument rééditée. Tout simplement et pour ceux qui l'ignorent, parce que «cette "voix dissidente" au souffle poétique reste depuis *Nedjma* de Kateb Yacine, son préfacier, plus qu'une référence de la littérature algérienne, son socle moderne» (texte de la quatrième de couverture).

Photo : DR

Rachid Mokhtari a structuré son ouvrage en trois parties distinctes, pourtant complémentaires et unies par des liens logiques ou qui apparaissent après lecture : itinéraire, entretiens, analyse. Un avant-propos, une introduction et une conclusion parachèvent la construction formelle.

L'essai est soigneusement élaboré et se présente comme une pièce polyphonique vocale ou instrumentale.

Belle façon aussi de rendre hommage à Yamina Mechakra, tant cette architecture polysémique permet au lecteur d'apprécier la singularité et les nuances de la fresque peinte par l'essayiste. Dans l'avant-propos, l'auteur évoque la genèse du livre, il explique sa démarche et expose sa méthode d'analyse. Ainsi, on apprend que «cette lecture de l'œuvre romanesque de Yamina Mechakra repose sur des fragments d'entretiens réalisés avec l'auteure en 1999 à l'occasion de la parution d'*Arris*. Les cassettes enregistrées que la romancière avait gardées pour les réécouter ont été retrouvées chez elles, treize ans après ces rencontres successives que nous avons eues avec elle à l'hôpital psychiatrique Drid-Hocine, à Hussein-Dey à Alger où elle exerçait en tant que psychiatre». Ce sont donc ces entretiens libres (et dont l'auteur n'a livré qu'une partie) qui constituent la colonne vertébrale de l'essai, sa trame vivante. L'écrivaine s'exprime sur son enfance, sa famille, son penchant précoce pour la lecture et l'écriture, ses études, sa rencontre avec Kateb Yacine, ses œuvres, ses préoccupations d'écriture, ses projets, etc. Dans cette longue et émouvante interview (la partie entretiens), Yamina Mechakra se raconte spontanément, dévoilant quelques recoins de son jardin secret, égrenant des souvenirs et des anecdotes, exposant sa vision sur son œuvre et sur la littérature. La mémoire vive a retenu, par exemple, l'histoire de la calèche verte de la grand-mère, le cahier journal tenu durant la guerre (à onze ans), le premier roman écrit à l'âge de douze ans, l'écriture de *La grotte éclatée* à dix-neuf ans, la vadrouille à travers les hôpitaux d'Algérie, les «transhumances intérieures», etc.

En voici quelques extraits : «J'écris avec mon cœur, mes viscères. Mes textes, en gestation, sont des accouchements douloureux. Seule la mère peut se permettre cette fulgurance du cri, ces gémissements» ; «*Arris* est une quête obsessionnelle des racines premières, de la culture primaire, en dehors de toute religion et de toute langue, comme dans la mythologie d'Araki. Toute la littérature algérienne est marquée par ces états psychotiques de l'identité» ; «Mes blancs sont solitude. Je suis solitaire» ; «Mes personnages s'expriment. Ils sont vrais. Ce sont des voix qui ne cessent de se ressourcer aux racines, à l'oralité ancestrale» ; «Le temps passe. Le temps nous défigure. Le temps fait tous mes textes» ; «Nos cimetières sont très beaux. Nos cimetières sont simples. Quand je vais à Meskiana, je me rends au cimetière tous les jeudis. Je me confie à mon père, à un être qui n'existe pas...»

Avant de pénétrer dans ces territoires «intimes» (les entretiens), le lecteur est naturellement préparé à mieux connaître l'écrivaine. Dans l'introduction, Rachid Mokhtari met en exergue ce qui caractérise Yamina Mechakra des écrivains de sa génération, «enfants durant la guerre et adultes lors des années quatre-vingt-dix». Par exemple, «avec Yamina Mechakra naît le personnage de la femme maquisarde aux antipodes des convenances idéologiques et culturelles fabriquées a posteriori par l'Histoire officielle». D'autre part, «de manière générale, le monde hospitalier constitue l'espace-cadre narratif des deux romans (...). L'hôpital, dans les deux romans, est plus le lieu du délire, de la folie et du viol qu'un lieu de soins et de guérison». D'autres éclaircissements et points de repère enrichissent le volet suivant (la partie itinéraire). L'auteur y retrace le parcours de Yamina Mechakra, revient sur les événements qui ont marqué sa vie, depuis sa naissance à Meskiana le 17 janvier 1949 jusqu'à cette année 2000 où «elle signe sa première dédicace». Le lecteur retiendra également que, «en 2010, Yamina est mise en invalidité médicale et, de fait, à la retraite. Elle s'éteint à Alger le 19 mai 2013». Le plus important, relève Rachid Mokhtari : «Entre sa carrière de médecin psychiatre et son œuvre littéraire, existe un lien intime, l'une ayant nourri l'autre.»

Dans la troisième partie de l'essai, celle analytique, l'auteur met justement en relief le rapport psychiatrie-écriture, ou encore l'induction des tragédies de l'enfance sur les types de personnages des deux romans. *La grotte éclatée* et *Arris* n'ayant pas la même forme esthétique, il propose une lecture sémantique pour la première œuvre et une approche plus énonciative pour la deuxième, tout en soulignant que les deux romans «fusionnent plus qu'ils ne se suivent» et qu'ils «s'interpénètrent dans cet essai». Lectures plurielles qui révèlent une écrivaine majeure, dont le rapport à l'écriture — instantané —, se caractérise par la brièveté esthétique et le souffle poétique. «C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive» (Musset), une voix venue de très loin et du plus profond, que l'essayiste a pu capter et voulu faire écouter au lecteur. Une telle «esthétique éclatée, polyphonique» n'a pas seulement pour origine l'univers psychiatrique, elle surgit aussi des entrailles du passé, de l'enfance traumatisée. Yamina Mechakra, rappelle l'auteur, «est une enfant de la guerre. Elle a été traumatisée à vie par une scène qu'elle a vue par la lucarne du grenier de la maison familiale à Meskiana. Des maquisards aux corps déchiquetés par des obus ont été extraits d'un camion et jetés sur la place du village par des soldats». Histoire, mémoire, identité, double aliénation de la femme, tragédies de l'enfance, mais aussi «folie, névrose, délire et étrangeté» (quatrième de couverture) sont ainsi répercutés par la voix de l'écrivaine disparue. «La voix de Yamina Mechakra chante l'humus des ancêtres et gravit les sommets les plus inaccessibles... de l'écriture», peut alors conclure Rachid Mokhtari dans son analyse.

Hocine Tamou

Rachid Mokhtari, *Yamina Mechakra, entretiens et lectures*, essai, Chihab éditions, Alger 2015, 174 pages

FIOFA/ COURT-MÉTRAGE

«Lettre à Obama», un message des réfugiés sahraouis

«Lettre à Obama» est un documentaire de 13 minutes, touchant, poignant, politiquement dérangeant pour certains. Son jeune réalisateur, producteur et scénariste Mohamed Mohammedi, natif de la wilaya de Tindouf, y raconte le quotidien d'une famille sahraouie qui vit dans les camps de réfugiés de Tindouf.

Son héros décide d'écrire une lettre au Président Obama où il tente, sans trop de conviction, de la lui transmettre sans vraiment croire qu'elle lui parvienne un jour.

L'auteur de la lettre espère que le Président américain puisse enfin comprendre que le rêve d'indépendance demeure une constante inébranlable. Projeté dans la catégorie du film du court-métrage lors du Fiofa, alors qu'il s'agit d'un documentaire, son univers poétique et humaniste en a décidé ainsi. Le public a lu et compris cette lettre adressée à Obama et s'est senti plus que jamais solidaire de la question sahraouie.

Le réalisateur raconte le tournage

Il expliquera qu'il s'agit d'une histoire vraie d'une famille sahraouie qui vit dans les camps de réfugié à Tindouf. «J'ai vécu avec la famille pendant un mois et je leur ai demandé de vaquer à leur quotidien de manière naturelle et de tenter d'oublier les caméras. Souvent, on laissait tourner les caméras sans trop y faire attention au point que les batteries s'épuisaient.»

Treize heures de tournage réduites à 13 minutes

Pour le réalisateur, il est important que son message et le témoignage du vécu et des conditions de vie du peuple sahraoui puissent parvenir au plus grand nombre de personnes, d'où la nécessité que son documentaire soit le moins long possible, ce qui explique la réduction des 13 heures de tournage à seulement 13 mn.

Il s'agit de la 1re projection dans un festival arabe et le Maroc l'a refusée

Pour des raisons évidentes, le film «Lettre à Obama» a été refusé deux fois lors de festivals organisés au Maroc. Le réalisateur préfère ironiser : «Peut-être qu'il n'était pas à la hauteur.» Toutefois, précise Mohamed Mohammedi, le documentaire a participé à plusieurs festivals internationaux et décroché plusieurs prix dont la Colombie, l'Espagne. Sa participation au Fiofa constitue la première dans un pays arabe.

Amel Bentolba

Actucult

LIBRAIRIE GÉNÉRALE D'EL-BIAR (4, PLACE KENNEDY, EL-BIAR, ALGER)
Samedi 13 juin de 14h30 à 18h : L'auteur Aïssa Kasmi dédicacera ses livres : *Le Feu sacré de la nation*, œuvre posthume de M'hand Kasmi, paru aux éditions Synergie, *La Main courante* et *Mémoire d'une personne, l'histoire d'une nation*

MAISON DE LA CULTURE DE BORDJ-BOU-ARRÉRIDJ
Mercredi 10 juin à 18h : Spectacle de la troupe chinoise Yiyitech-One.

SALLE AHMED-BEY (CONSTANTINE)
Jeudi 11 juin à 19h : Spectacle de la troupe chinoise Yiyitech-One.

SALLE EL-MOUGAR (ALGER-CENTRE)
Samedi 13 juin à 19h : Spectacle de la troupe chinoise Yiyitech-One.

PALAIS DE LA CULTURE ABDELKRIM-DALI DE TLEMCEN :
Jusqu'au 13 juin : Le Centre des arts et des expositions (Carex) organise une exposition photographique et de dessins sur le thème «Les enfants et la guerre».

GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 25 juin : Exposition de peinture par l'artiste Réda Djeffal.

THÉÂTRE RÉGIONAL KATEB-YACINE DE TIZI-OUZOU
Mardi 9 juin à 14h : Hommage à Ouahiba Zekkal et Mustapha Preure.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)
Mardi 9 juin à 19h : Concert «Mélodies populaires», par la soprano Amel Brahim-Djelloul et le pianiste Nicolas Jouve.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 13 juin : 6e édition du Festival national de la création féminine sous le thème «Constantine : essence créatif».

STADE ENNASR DE BÉCHAR
Jusqu'au 13 juin : 9e Festival culturel national de musique diwane.

GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Jusqu'au 30 juin : Exposition de peinture «Symphonie du désert» de l'artiste Valentina Ghanem Pavlovskaya.

ESPACE ESPAGNE (10, RUE ALI-AZIL, À CÔTÉ DE L'INSTITUT CERVANTES D'ALGER)
Mercredi 10 juin à 17h30 : Colloque sur Miguel de Cervantès. Participants : Chakib Bebafri, directeur du département de langues modernes à l'Université d'Alger. Titre de la conférence : «Les aspects sociaux du captif». Ismet Terki Hassaine, professeur au département d'espagnol à l'Université d´Oran. Titre de la conférence «La question du corsaire algérien à l'époque de Miguel de Cervantès». Luis Bernabé Pons, professeur de littérature à l´université d'Alicante. Titre de la conférence : «Cervantes et les morisques». Modérateur : Hassen Bendif, directeur du Centre national du livre.
Jeudi 11 juin à 11h : Colloque sur Miguel de Cervantès. Participants : Luis Bernabé Pons, professeur de littérature à l'université d'Alicante. Mercedes Alcalá Galán, profeseur à l'université du Wisconsin. Steven Hutchinson Dwight, vice-président de The Cervantes Society of America et profeseur à l'université du Wisconsin.

MAISON DE LA CULTURE ALI-MAÂCHI DE TIARET
Jusqu'au 14 juin : 2e Festival national de la chanson engagée.

GALERIE BAYA DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 27 juin : 5e Salon national de la photographie insolite.

INSTITUT FRANÇAIS D'ALGER (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 15 juin : Carte blanche au Festival premier plan d'Angers.

SALLE FRANTZ-FANON DE RIADH EL-FETH (EL MADANIA, ALGER)
Jusqu'au 15 juin : Exposition d'arts plastiques par l'artiste Aïssa Abdellaoui.

GALERIE ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Mardi 9 juin : Exposition de l'artiste peintre Zahra Saïbi.

GALERIE D'ART DAR EL-KENZ (LOT BOUCHAOUI 2 N°125, CHÉRAGA, ALGER)
Jusqu'au 20 juin : Exposition «1, 2, 3» des artises Yasmina Saâdoun, Kamel Benchemakh et Amar Briki. La galerie est fermée le vendredi et le samedi.

GALERIE DES ATELIERS BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX-BASSINS, BEN AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 13 juin : 1re édition du Salon du jeune talent.

MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN -M'HIDI)
Mardi 9 juillet : Exposition «La saga de la création de la Cinémathèque algérienne» à l'occasion du cinquantenaire de sa création.